Le Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANADIENS DU CANADA CENTRAL.

Deuxieme Annee. Otawa, (H.-C.) Jeudi matin, 14 Aout 1862. No. XX.

Cartes d'Affaires.

Mlle. S. Harrigan,

MODISTE

DE

PREMIERE CLASSE.

Tient des

CHAPEAUX D'ÉTÉ,

HABILLEMENTS D'ENFANTS,

GARNITURES,

MANTEAUX, ETC. ETC

MAISON AUMOND, RUE SUSSEX,

Vis-à-vis la Rue York,

OTTAWA

Le Dr. Darien.

RUE CLARENCE

TOUT PRÈS DE LA

Rue Dalhousie.

A quelques pas du Marché,

OTTAWA.

RESTAURANT LAFONTAINE

ON trouve en arrière de ce Restaurant UNE CHAMBRE DE TOILETTE on des BARBIERS de PREMIÈRE CLASSE sont toujours prêts à faire la barbe à tous ceux qui désirent se faire raser suivant l'art.

MM. FONTAINE invitent donc de nouveau le public à venir visiter leur établissement. Ils désirent avant tout prouver qu'ils sont capables de satisfaire les plus exigents.

Ottawa, 30 mai 1862.

J-B. PARENT

Hotellier

RUE DE L'EGLIE

Près de la Cathédrale.

LE PROPRIÉTAIRE de cet établissement peut assurer au public que rien ne sera épargné pour soutenir la réputation déjà établie de sa maison, et la mettre sur un pied à pouvoir offrir tout le comfort desirable.

Il sollicite le patronage de ses compatriotes en particulier et du public en général.

Ottawa, 15 mai 1862.

HOTEL DE JONES,

RUE STATE

(*Pres de la Seymour House*)

OGDENSBURGH N. Y.

WILLIAM JONES,

Proprietaire.

☞Cette maison a été récemment rétablie dans le style moderne et entretenant ouverte au public dont le patronage est respectueusement demandé.

Ottawa, 10 Juillet 1862.

PHOTOGRAPHIE!!

MLLE. LOCKWOOD.

RUE SPARKS

Dont le nom est bien connu comme Artiste dans l'art de l'**AMBROTYPE**, et de la **PHOTOGRAPHIE**. Continue ses travaux comme par le passé.

Ses ouvrages seront executés à la satisfaction générale et dans les derniers goûts. Ambrotypes sur **VERRE**, sur **PAPIER** et sur **TOILE**, toute grandeur, depuis la grandeur naturelle jusqu'à un portrait pour épingiette ou bague. Photographie de toute grandeur, pour Albums et autres.

PRIX TRES MODERES

Ottawa, 12 Juin 1862.

Chemin de Fer d'Ottawa et de

PRESCOTT.

Reduction de Prix.

Depuis le 1er de Mai le prix de passage par les chemins de fer d'Ottawa, Prescott, et le Grand Tronc est réduit aux taux suivants comme suit:

D'Ottawa à Québec,	1ère Classe	..	$7.
" à "	2nd "	..	4.
" à Montréal,	1ère "	..	4.
" à "	2nd "	..	2.

JNO. R. WHITE,
Secrétaire.

Ottawa 8 Mai 1862.

Litterature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

(*Pour le Courrier d'Ottawa.*)

REDEMPTION.

(*Suite.*)

Les gros yeux étonnés de M. Runscold contemplaient fixément Richard pendant cette boutade sans ménagements.

Quand Richard cessa de parler, son oncle s'adressa à ses associés :

— Comprenez-vous, messieurs ? pour moi, je ne saurais.

—Me croyez-vous aveugle? Ce portrait, dans ce large panneau, ce portrait qui semble présider à cette tête, croyez-vous que je ne le reconnaisse pas?

Tous les yeux s'étaient tournés vers l'image d'une belle jeune femme de dix-huit ans, vêtue de blanc, qui occupait l'espace compris entre les deux portes latérales du grand salon.

—Vous avez eu raison de l'enguirlander de houx, M. Runscold, car aujourd'hui c'est fête. A quoi bon feindre, monsieur, et que servirait-il de conter des histoires d'adoption? Ce portrait est bien placé ici. Tous ces héros qu'en passant j'ai vus dans leurs cadres noircis sont ses ancêtres, et ces personnages moins anciens qu'ici je vois, sont ses parents les plus proches. A quoi bon feindre, monsieur, et pourquoi ne pas dire: c'est une Fitz Willis? Je comprends aujourd'hui le secret de tant de générosité, le secret de tant de soin, le mystère de tant d'années. Ce n'est pas de houx, bon oncle, qu'il fallait couronner ce portrait, c'est de fleurs pâles. Oh! la plaisante chose! avoir amassé toute cette fortune, les terres, le château, les forêts; avoir pris les tombes muettes, avoir pris les portraits.... Vous, mon oncle! Et vous ne vous en êtes point contenté? Restait une enfant, héritière dépouillée, mais héritière de ce qui vaut mieux qu'une terre et un château, d'un sang inaliénable, généreux, ennoblis par le sang de dix générations. Cette enfant, cette héritière, vous l'avez ramassée à son tour comme une chose bonne à exploiter. Et vous allez à ce sang, vous, mêler votre sang, et annoblissant ainsi votre postérité, jouir tout à la fois et des biens, et du nom, et de l'honneur des Fitz Willis!

A ce moment, le vent, qui s'était un peu calmé, fit de nouveau trembler l'édifice, on entendait claquer les portes des appartements et les cuivres du buffet mêlèrent leur harmonie stridente à tous ces bruits.

En même temps, comme poussé par la tempête qui mugissait dans le vieil édifice aussi à l'aise qu'en pleine mer, une grande porte à deux battants que Richard n'avait point aperçue, s'ouvrit en grinçant, et dans l'encadrement un homme apparut. Tout le monde s'était levé; Richard, muet d'étonnement, de crainte, de respect, restait collé au chambranle de la vaste cheminée.

L'homme s'avança lentement.

Il paraissait avoir cinquante ans au plus. Ses traits, qui dans l'origine n'étaient peut-être pas d'une grande noblesse, en avaient acquis avec l'âge; sa chevelure épaisse était absolument blanche.

Quand il fut au centre du demi cercle décrit devant le foyer par les associés du M. Runscold, le personnage si singulièrement introduit s'arrêta. Un haut fauteuil se trouva placé là comme tout exprès par quelqu'invisible génie domestique. L'homme s'y laissa tomber.

Le demi-cercle s'était élargi, et les convives de M. Runscold avaient repris position sur leurs sièges.

Après un instant de silence, l'inconnu leva les yeux qu'il avait jusque là tenus baissés, et branlant plusieurs fois la tête, il dit, en s'adressant à Richard:

—Vous êtes jeune, monsieur.

Il reprit:

Vous êtes jeune, et votre verbe fougueux ne sait point se maitriser. Il y a près de vingt ans que le nom de Fitz Willis n'avait été prononcé dans ces salles, et ce nom, lancé par vous à l'écho, a fait tressaillir dans leurs cadres les portraits de dix générations, jadis glorieuses, flétries maintenant.

Richard ne put soutenir l'éclat du regard dont le vieillard le couvrait; il baissa les yeux à son tour.

L'inconnu ajouta:

—Soyez calme, jeune homme, car vous allez être un juge; le coupable a besoin d'être jugé.... pour être ensuite gracié par vous.

Richard restait muet d'étonnement.

M. Runscold fit un mouvement.

—Vous vous y opposeriez en vain, reprit l'inconnu. Avant que sonne l'heure du pardon, il faut que l'expiation soit complète. Si pénible que va être cette confession, si pénible qu'elle soit en présence de ce jeune homme, je la ferai.

Richard s'était levé; il fit un pas comme pour se jeter aux genoux de cet homme, dont la parole était si solennelle.

L'inconnu lui fit signe de se contenir.

Puis il commença:

Resté maitre à vingt ans d'une fortune que mon père, baronnet de récente création, avait augmenté dans les hautes charges de la magistrature, je résolus, afin de satisfaire à ce besoin de tout bon Anglais, héritier d'un joli patrimoine, de courir le monde d'un pôle à l'autre, et de ne revenir dans mon pays qu'après avoir traversé les deux hémisphères. Ces voyages, qui améliorent les bonnes natures, sont dangéreux pour celles où l'ivraie ne demande qu'à murir. Dans les dernières années de mes voyages, j'avais absolument perdu toute cette dignité anglaise que je possédais au départ. Empruntant à tous les peuples que je visitai un peu de leurs allures indépendantes et de leurs mauvaises passions, je ne connus plus aucune loi, et c'est dans cette disposition que je rentrai en Angleterre.

L'existence des villes me sembla tout à fait insupportable. Il fallait à mes poumons habitués à respirer largement un air moins épais, l'atmosphère vive et parfumée des campagnes. Je me souvins alors que mon père m'avait laissé dans le comté de Lancastre, des terres assez vastes avec de grands bois giboyeux, château moderne, cottages, enfin tout ce qu'il faut pour mener la vie d'un parfait gentleman farmer.

En arrivant ici, je m'inquiétai peu des cultures, et ce fut, avec une nonchalance mal dissimulée que, cédant aux observations du fermier, je visitai mes terres de produit.

Les chasses seules avaient quelqu'intérêt pour moi. Je formai ma meute, et à l'approche de l'hiver, je fis retentir les alentours, de fanfares éclatantes.

Les chasses d'ailleurs, constituaient la principale partie de ma propriété. C'étaient des forêts qui jadis avaient appartenu au manoir de Fitz Willis et dont il avait été dépossédé. D'autres terres plus productives, rachetées par les derniers Fitz Willis, étaient de nouveau sortis de leurs mains, et leur propriétaire était un riche filateur de Lancastre.

La chasse, sans émotion dans nos contrées, m'ennuya bientôt; élle ne me rendait qu'imparfaitement les joies que j'avais éprouvées en poursuivant des animaux moins timides que les daims, dans des contrées vierges, et sur des continents non encore visités.

Alors je voulus savourer les délices à peu près inconnus pour moi de la débauche raffinée, de la débauche de grand seigneur, de la débauche oubliée depuis l'abandon de la perruque poudrée.

J'y ajoutai le jeu sans compter. Perdant beaucoup, je n'en fus que plus fier, et c'est après un an de cette existence que mon intendant me demanda la permission d'établir le bilan de ma fortune, afin de me montrer le chemin que j'avais pris pour me ruiner.

C'était m'avertir un peu tard. Mes capitaux, placés dans les grandes entreprises commerciales, avait, sur mon ordre, donné fort légèrement, et liquidés plus ou moins malheureusement pour faire face à mes dépenses toutes royales, et il ne me restait plus qu'une maison à Londres et les terres de ce comté.

Il me parut plaisant de me ranger à la fin et je ne voulus plus m'occuper d'autre chose qne de mes cultures. Je vendis ma maison de Londres, et au lieu d'en placer l'argent dans quelqu'avantageuse entreprise, je gardai mon numéraire et le dépensai en prétendues améliorations.

La foule de mes parasites se dissipa aux premiers symptômes de la gêne.

Dans mes dispositions idylliques, je me mis à fréqnenter les châteaux des environs, et je suivis assidûment les exercices religieux. Le bruit de mes exploits avait pénétré jusque dans les manoirs du comté, sans cependant annoncer ma ruine, dont mon intendant seul connaissait le secret, secret que mes amis, partis promptement pour Londres, y avaient emporté avec eux sans prendre la peine de le divulguer. Reçu d'abord avec quelque défiance par les familles puritaines du pays, je ne tardai cependant pas à les intéresser, grâce à la somme énorme de connaissances acquises dans ma vie aventureuse, et qui donnaient à ma conversation une couleur dont étaient privés les entretiens sur un thème généralement peu varié des gentlemen campagnards.

Ne divulguant de mes aventures que les plus avouables, je devins pour les femmes, pour les jeunes filles, un héros dont l'asservissement leur parut valoir la peine d'être tenté.

Mais de tous les manoirs, celui que je préférais était le château des Fitz Willis.

C'était cependant celui où j'avais rencontré d'abord le plus de défiance. Possesseur des bois et d'une partie des terres de ce château, j'étais naturellement l'objet de la défaveur de ses habitants. M. Runscold, acquéreur du reste des biens domaniaux, héritait de l'autre part de jalousie que nourrissaient les hôtes du manoir Fitz Willis.

Sauf M. Runscold et moi, les Fitz Willis ne détestaient personne, et tandis que j'allais m'efforcer de déraciner leur haine, M. Runscold allait de son côté travailler à conquérir leur estime.

Rien de plus noble que la résignation de cette famille. Le château était vieux, délabré, guère en meilleur état qu'aujourd'hui, et cependant ses hôtes vénérables étaient merveilleusement beaux à voir dans ce cadre assombri et disjoint.

Privés de biens, ils vivaient cependant avec cette sérénité parfaite des gentilshommes de pure race. A table la vieille argenterie de famille servait comme autrefois, et les valets respectueux, vieillis sous ce toit, y vénéraient leurs maîtres comme aux jours de la prospérité.

Jamais cette foule d'ancêtres que vous avez vus appendus aux lambris de ces salles n'eurent à rougir de leur prospérité, et si j'ai tremblé tout à l'heure, jeune homme, dit-il en se tournant vers Richard, si j'ai tremblé en entendant ce nom répété par les échos, c'est que moi j'ai troublé le repos de ces dignes ancêtres, déshonoré leurs mânes, mérité leur malédiction.

La souche des Fitz Willis ne semblait plus appelée à porter des branches nouvelles. Une jeune fille de dix-huit ans était l'héritière de ce beau nom.

Mais si belle était cette enfant, si pur, si chaste était son cœur, si grande était son âme, qu'elle valait, déshéritée, tous les héritages.

Subjugué par tant d'attraits, je me laissai entraîner sur une pente où je ne glissais pas seul; miss Fitz Willis s'y abandonnait avec moi, sans avoir conscience du danger.

Cependant, de temps à autre, je recevais de Londres des lettres où ceux de mes amis qui ne désespéraient pas de voir un jour ma fortune rétablie fournir un nouvel aliment à leur avidité, plaisantaient l'innocence de ma nouvelle vie.

"Le lion s'est fait mouton, disaient-ils. Il broute le gazon parfumé. Quand le reverrons-nous rendu à sa première forme, secouer encore une fois sa crinière? Que faut-il pour cela? Une chose facile à trouver à qui connait tous les mondes. Il n'y a que ceux-là qui ont englouti une immense fortune pour savoir en un instant, la relever sur sa base."

Ces excitations, souvent renouvelées, la lassitude engendrée par la lenteur et la monotonie d'une passion de province, agirent peu à peu sur mon esprit. Cette idée de reconstituer ma fortune par une riche alliance s'insinua si complètement en moi que bientôt elle m'occupa tout entier.

Agnès Fitz Willis ne pouvait malheureusement réaliser ce désir de mon orgueil, de ma cupidité, de ma sottise. Je résolus donc de faire retraite, et pour commencer, je visitai moins assidûment le château.

L'expansion de miss Fitz Willis, jusque là retenue, se fit d'autant plus vive que j'en devenais moins digne. Agnès et moi, nous nous étions tacitement promis l'un à l'autre, elle me tenait pour son fiancé, son amour pour moi lui temblait sans crime, et elle n'essayait plus de le dissimuler.

Mais à mesure que s'affaiblissait en mon cœur la force du sentiment dont il était plein, s'éveillaient les passions mauvaises longtemps endormies.

La confiance de miss Fitz Willis servait merveilleusement mes désirs, et je n'eus pas la force de les maîtriser.

Après, l'accomplissement du forfait, je m'enfermai dans ma maison, et je ne reparus plus au château, à l'église ni dans aucune assemblée.

Étonnée de ma conduite, miss Fitz Willis se hazarda à m'envoyer sa nourrice, la confidente de sa passion. Mais j'avais donné ordre de ne recevoir aucune lettre, de ne répondre à aucune question, de n'introduire personne auprès de moi.

Indigné de mon infamie, miss Fitz Willis, oubliant tout-à coup ce respect de soi-même dont toute Anglaise est si fière, tenta une démarche qui pouvait la déshonorer aux yeux de tous, mais que son amour lui ordonnait. D'ailleurs le mépris public lui imposait peu maintenant qu'lle avait perdue sa propre estime.

Hélas! ce fut en vain qu'elle pria. Mes gens furent inflexibles. Cependant, toute cette intrigue avait eu un témoin subtil, qui, en suivant les méandres à distance, mais pas à pas, devinait ce qu'il ne pouvait voir. Ce témoin, c'était le filateur de Lancastre.

Riche d'autres biens, riche de son usine, riche de ses plantations en Amérique, M. Runscold aurait pu mener la vie que j'avais préférée. Instruit, il pouvait prétendre aux charges de l'Etat. Né dans la bourgeoisie laborieuse, M. Runscold préféra le travail. Un jour, il regretta d'avoir suivi sa voie, c'est le jour où il vit miss Fitz Willis.

Ce jour là, M. Runscold avait regretté de n'être point né noble, et surtout de n'avair pas prétendu à un poste enoblissant.

Quoique M. Runscold fut un vrai grand seigneur par les sentiments, les Fitz Willis ne s'associent pas au mouvement industriel anglais auquel la noblesse elle-même prenait part, ils ne pardonnaient pas à M. Runscold l'origine de sa fortune. La possession des terres du château ajoutait encore à la force des préjugés des Fitz Willis et jamais il ne put se faire ouvrir la porte des salons de ses nobles voisins. Mais chaque dimanche, à l'église, le filateur voyait miss Fitz Willis, et cette enfant qui résumait en elle toutes les vertus de ses ancêtres et n'avait hérité d'aucun de leurs défauts, devint de la part du filateur l'objet d'une passion sans issue.

Sachant qu'il ne devait guère espérer se marier jamais à celle qu'il aimait, M. Runscold résolut de l'adopter tacitement, de l'entourer, à distance, des soins les plus délicats et de partager sa fortune un jour entre elle et son neveu, orphelin déjà adopté.

Mr. Runscold à tout jamais fit vœu de célibat.

M. Runscold connaissait ma vie; il se l'était fait conter quand, remarquant mes visites au manoir il avait commencé, de soupçonne l'influence que j'allais exercer sur les hôtes du château.

Avec l'admirable flair d'un homme profondement épris, il avait senti la tempête s'approcher et il se tenait prêt à la dominer.

Le dimanche qui suivit ma réclusion, miss Fitz Willis parut à l'église comme d'ordinaire, mais elle ne leva pas son voile. Malgré l'épaisseur du tissu, les ravages que la souffrance avait faits sur les traits de la jeune fille n'échappèrent pas à l'œil de M. Runscold.

Quelques jours après, caché derrière la haie qui séparait son domaine du parc du château, M. Runscold aperçoit miss Fitz Willis qui se promenait triste sous les grands arbres, vieillie de dix années.

M. Runscold comprit tout, et sur le champ sa résolution fut arrêtée.

L'instant d'après il franchissait mon seuil.

Il ne pria pas comme avait fait miss Fitz Willis, il ordonna aux valets de l'introduire, et ceux-ci poussèrent les portes devant lui.

Troublé les premiers jours qui suivirent mon abandon, j'avais enfin retrouvé quelque tranquilité d'esprit. Mon premier mouvement avait été d'ordonner le départ pour Londres, mais en songeant au peu de risques à courir, j'avais résolu de rester.

Qu'avais-je à redouter? Pas même un vengeur. Le père de miss Fitz Willis était le seul homme de la famille, et c'était un vieillard.

Je commençais à savourer le parfum du fruit que j'avais cueilli, et je me réjouissais d'avoir ainsi clos l'aventure, quand M. Runscold entra.

(*A continuer.*)

(*Pour le Courrier d'Ottawa.*)

CORRESPONDANCE AMERICAINE.

La "Tribune," l'Angleterre et l'Abolitionisme.

La *Tribune* de New-York, l'organe de l'abolitionisme, montée sur ses échasses, prenait dernièrement des airs hautains, et jetant autour d'elle un regard de mépris sur tout ce qui la froissait, voulut un jour donner une leçon à ses compatriotes américains qui espéraient et souhaitaient que l'Angleterre présenterait bientôt la branche d'olive au Nord, tendrait une main amicale au Sud et par cela mettrait fin à notre malheureuse lutte fratricide. La *Tribune*, comme Satan qui prêche la vertu et condamne le vice, ne veut le bien que quand elle ne peut plus empêcher le mal. Cet infâme journal et toute sa coterie abolitioniste ont fait plus pour rendre ce pays servil à l'Angleterre que toute autre cause. Pendant que la question de l'esclavage jetait partout l'épouvante et offrait aux boute-feux du Sud un prétexte pour se révolter, la *Tribune* s'épuisait, s'évertuait à présenter l'Angleterre comme le gouvernement le mieux fondé, le plus solide, le plus juste, le plus libéral et le plus libre. L'expatriation des Irlandais du sein de leur mère patrie, les atrocités de la Grande Bretagne commises dans l'Inde et son systôme d'apprentissage pour la race africaine, trouvaient sans cesse des excuses dans ce vénal journal. Tout ce qui venait de l'Angleterre était beau, noble, grand, sublime et généreux, parce qu'elle était le guide, l'organe, la patronne et le vademecum de l'abolitionisme; parceque la servitude noire ne régnait pas chez elle. Elle était donnée en exemple à toutes les nations qui voulaient comme elle travailler au bien-être de l'humanité. Enfin depuis vingt ans, la *Tribune* de N. Y., n'a fait que des courbettes devant l'autorité Britannique, a toujours plié le genou devant la croix de St. George afin de l'engager à briller à la tête de sa croisade contre les institutions du Sud, et qui plus est, a toujours travaillé sans relâche à tourner l'opinion anglaise contre le gouvernement américain et les intérêts du pays. De tout cela que cueille-t-elle aujourd'hui? Qu'en est-il résulté? Rien. Tout le contraire de ce qu'elle espérait.

Cependant, pendant tout ce temps là, la diplomatie anglaise ne dormait point. Elle recevait, en riant dans ses barbes, toutes les salutations que la courtisannerie américaine s'empressait de payer au lion britannique. L'Angleterre, toujours éveillée quand il s'agit de ses intérêts, malgré ses sympathies et sa commisération pour la race noire, n'oublie pas qu'elle a des sujets à protéger, un peuple à nourrir et que "charité bien ordonnée commence par soi même." Elle ne serait pas si folle, si téméraire que de suivre notre exemple et de risquer une révolution pour une idée abstraite. Avant d'agir, elle calcule, examine et pèse tout dans la balance de son jugement et de ses intérêts. Elle a oublié que notre premier ministre d'Etat Wm. H. Seward a dîné avec la reine, que Charles Sumner, à l'exemple de la grenouille, se fit presque mourir à Londres pour paraître anglais par la corpulance et l'habillement, et que Horace Greeley n'a cessé de la préconiser, de l'élever, de la chanter, et de proclamer partout que l'Angleterre était un plus grand et meilleur gouvernement que celui des Etats-Unis. Elle se souvient seulement, et elle a raison, qu'elle a des millions d'ouvriers qui ne veulent point s'expatrier et ne veulent bien moins *mourir de faim pour favoriser une race inférieure et dégradée.* "L'Abolitionisme, dit aujourd'hui l'Angleterre, est un beau sujet pour faire des *speeches* dans l'Exeter Hall; mais il ne donne point du pain ni de l'ouvrage à mes artisans, et *j'ai besoin de coton.* Il me faut le monopole et le commerce du Sud. Je veux jouir et profiter de tous les bienfaits et de tous les avantages que les abolitionistes aujourd'hui s'efforcent de détruire. C'est pour cela que j'ouvre maintenant les yeux, je ne tâtonne plus, je regarde chez moi et je marche au but. Je veux dorénavant suivre cette règle d'or, reconnue par tous les grands hommes d'Etat, JE FERAI CE QUI PAIERA LE MIEUX." Voilà réellement ce que l'Angleterre dit en ce moment. En cela elle a parfaitement raison, elle montre son bon sens et prouve qu'elle veille au bonheur de son peuple. Cependant, elle doit aujourd'hui regretter de n'avoir point toujours suivi ce même principe envers l'Irlande et de n'avoir point retenu chez elle ces milliers de bras et de têtes qui sont venus développer par leur industrie les resources du pays et créer en Amérique des millions de fortunes de toutes espèces. Il est donc maintenant facile au plus court clairvoyant de découvrir la route que va suivre l'Angleterre concernant nos difficultés intestines et les destinées futures du peuple américain.

En commun avec toutes les principales nations de l'Europe, l'Angleterre en ce moment donne un démenti formel à cette légende abolitioniste que "l'esclavage est séparé, isolé de toutes les sympathies humaines." Elle prouve cette règle bien fondée que toute institution qui produit et donne la vie à des millions et qui est liée aux grands intérêts du siècle doit avoir quelque droit à la sympathie et ne peut pas tout à fait être mise de côté. Aujourd'hui elle démontre mathématiquement aux aveugles abolitionistes du Nord que, du moment qu'ils veulent attaquer la racine de l'esclavage en ce pays, ils brisent le système commercial qui existe avec toutes les puissances étrangères. Elle met clairement sous les yeux de quiconque veut voir que chaque fibre de notre existence sociale est liée à quelque intérêt qui serait détruit si on voulait l'extirper. Elle prouve d'une manière à n'y point se tromper que, tout mauvais que soit l'esclavage considéré sous un point de vue transatlantique, l'abolitionisme est encore pire quand il vient frapper à la porte des fabriques et enlever le pain de la bouche de l'ouvrier et de sa famille. John Bull n'est pas aveugle, il voit cela, IL LE SENT. Il sait que l'esclavage est une *sensiblerie*, l'abolitionisme une famine. Il comprend parfaitement bien maintenant que de vouloir donner en Amérique la liberté à quatre millions d'esclaves, c'est vouloir faire mourir de faim en Angleterre cinq millions d'ouvriers libres. Du moment que l'Angleterre a commencé à sentir les maux que l'abolition de l'esclavage devait causer, "l'Exeter Hall" est devenue muette, ses lumières ont été éteintes et le silence le plus complet règne dans son enceinte. Elle a brisé tous ses liens, ses rapports avec les fanatiques du Nord, elle leur tourne le dos. Elle méprise la théorie de Sumner que "l'esclavage est une barbarie" elle ne croit plus comme Greeley que le peuple du Sud est indolent, efféminé et lâche.

Depuis vingt ans le pauvre Horace Greeley s'est donc épuisé en vain à faire accroire à ses partisans tout le contraire de ce que nous prêche aujourd'hui l'Angleterre. Il faut avouer qu'il a grossièrement et cruellement mystifié le peuple américain. Depuis vingt ans il n'a cessé de répéter cette formule à quiconque voulait l'écouter, "l'esclavage est méchant et abominable, *parceque* l'Angleterre le dit. L'esclavage est abhoré de tout le monde *parceque* l'Exeter Hall l'a ainsi décrété. L'esclavage fera notre malheur, causera notre ruine, *parceque* l'opinion britannique est contre lui. L'esclavage écrasera le parti démocrate, étouffera tous les partis politiques et fera triompher l'abolitionisme *parceque* le cabinet de St. James ne veut plus tolérer." Le Sud, disait-il partout, est faible, lâche et barbare; il ne peut nous déclarer la guerre et ne saurait jamais tenir tête au Nord, *parceque* tout l'Europe est contre lui. Les lecteurs de son journal l'ont cru. Les journaux de sa trempe ont répété sa leçon, proclamé sa doctrine et suivi ses enseignements. Tous ses partisans avaient cru comme lui, parceque Charles Sumner avait endossé l'habit anglais au risque d'en crever, parceque Horace Greeley s'était agenouillé devant la famille royale, et parceque nombre de courtisans abolitionistes avaient fait leur révérence devant la couronne d'Angleterre. Enfin tous ces admirateurs de l'abolitionisme s'imaginant être les premiers parmi le peuple américain, se croyant être *au fait* de tout ce qui se passait à l'étranger s'étaient crus en droit de lever orgueilleusement le nez et de jeter un regard de mépris sur tous ceux qui refusaient de marcher sous leur bannière; et leur prétention était montée si haut qu'ils avaient osé proclamer *ex cathedrâ* la ruine "du parti démocrate," parceque celui-ci n'avait aucune confiance dans la doctrine de Greeley et consorts, parceque ce parti avait prophétisé que tôt ou tard "l'Angleterre serait forcée de traîner dans la poussière le drapeau abolitioniste," parceque les "pauvres ignorants démocrates," comme les qualifiait Greeley, avaient persisté à déclarer dès le commencement de nos troubles que le Sud finirait par avoir la sympathie des nations étrangères." Outre cela, ce qu'il y a de plus injuste, de plus surprenant et de plus malveillant de la part de Greeley, ce sont les coups de pieds qu'il donne maintenant à ses disciples qui ne veulent plus marcher à sa suite, et surtout ce qui mortifie le plus ses partisans d'antre fois c'est qu'ils sont par lui qualifiés de *fous pour l'avoir cru.*

Enfin Greeley est un abolitioniste; un abolitioniste est un désunioniste; un désunioniste un sécéssioniste; un sécéssioniste un désunioniste; un désunioniste un traître. Greeley et tous ceux qui croient comme lui sont des traitres, et devraient être enfermés dans le Fort Warren. Alors nous aurions la paix, l'Union comme elle était et la Constitution telle qu'elle est.

E. N. L

Détroit Mich. 5 d'Août '62.

Le Nouveau Papier-monnaie Americain.

Les modèles des "timbres-postes" qui doivent être prochainement livrés à la circulation sont en ce moment entre les mains du graveur. Ils sont aux titres de cinq, dix, vingt-cinq et cinquante cents.

Tous doivent être imprimés sur le même papier que les bons du Trésor, et seront prêts à être émis dans dix ou douze jours.

Ceux de cinq cents ont deux pouces et cinq huitième de long sur un pouce trois quarts de large.—couleur brune. Aux coins supérieurs est indiquée la valeur, en chiffres blancs sur fond brun. Au centre est représenté, en guise de vignette, le timbre-poste de cinq cents, avec le chiffre "5" entouré d'ornements linéaires de chaque côté.

Ceux de 25 cents sont semblables aux précédents, avec la difference que la figurine est répétee cinq fois; le billet a trois pouces de long.

Le titre de 10 cents est de la même longueur et de la même largeur que celui de cinq cents.—couleur verte. La figurine postale forme vignette, avec le chiffre "10" de chaque côté,

Le billet de 50 cents porte la même vignette que celui de 10, répété cinq fois.

Au dessus des dessins qui viennent d'être décrits, sont les mots, en grosses lettres: "Timbres-poste fournis par les trésoriers-adjoints, et les dépositaires désignés des Etats-Unis;"

Et audessous:

"Recevable pour des timbres-postes, à tous les bureaux de poste."

Au milieu de la partie inférienre des billets figureront les deux lettres: U. S.

Sur le revers, de grands chiffres entourés d'ornements linéaires indiquent la valeur de chaque billet, avec la legende suivante:

"Echangeable contre des bons du trésor par tous trésoriers-adjoints ou dépositaires désignés des Etats-Unis, en sommes de $5 au moins. Recevable en paiement de tous droits dus aux Etats-Unis au dessous de $5. Acte approuvé le 17 juillet 1862."

Les billets seront exécutés avec un grand fini artistique, et toutes les précautions seront prises pour prevenir la contrefaçon.

Nouvelles des Etats-Unis.

(*Extraits du "Courrier."*)

M. Stanton a fait publier hier l'ordre suivant:

Washington, 4 août 1862.

"Il est ordonné:

"1°. Qu'un contingent de 300,000 hommes de la milice est immédiatement appelé au service des Etats-Unis, pour servir neuf mois, à moins qu'ils ne soient plus tôt licenciés. Le secrétaire de la guerre formulera les règlements *ad hoc.*

"2°. Que, si quelque Etat n'a pas fourni pour le 15 août son contingent pour les 300,000 volontaires additionels autorisés par la loi, il sera suppléé dans cet Etat au délant de volontaires par un tirage au sort de la milice. Le secrétaire de la guerre déterminera la marche à suivre dans ce but.

"3°. Des règlements seront préparés par le département de la guerre et présentés au Président dans le but d'assurer la promotion des officiers de l'armée et des volontair a comme récompense de ses services méritoires et distingués, et d'empêcher le choix et la nomination d'officiers incompétents et indignes de l'être. Les règlements aviseront aussi à ce que l'on en defasse du service d'individus incompétents qui peuvent avoir aujourd'hui des brevets.

"EDWIN M. STANTON."

Secrétaire de la guerre.

Ce décret a été, on le voit déjà par le ton des journaux américains, accueilli en plusieurs endroits avec un grand mécontentement.